

UNIVERSITÉ DE PARIS

BERNARD PALISSY

ET

les débuts de la Réforme en Saintonge

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 19 juillet 1899, à 4 heures

PAR

Louis PALAYSI



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

BERNARD PALISSY

ET

les débuts de la Réforme en Saintonge

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 19 juillet 1899, à 4 heures

PAR

Louis PALAYSI



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. BONET-MAURY, président de la soutenance.
MM. BONET-MAURY, }
 STAPPER, }
 VAUCHER, } Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

BIBLIOGRAPHIE

- PALISSY (Bernard). *Recepte...* La Rochelle 1563.
 » » *Discours admirables...* Paris 1580.
- (Ces deux ouvrages ont été réunis et réédités en 1636 sous le titre : *Le moyen de devenir riche*. Cette édition est très infidèle. Une nouvelle édition bien supérieure à la précédente et avec notes par Faujas de Saint-Fond et Gobet, a paru à Paris en 1777. Très bonne édition à Paris, 1844, avec notes et notice historique par Cap. Enfin, édition de Anatole France. Paris, Charavay, 1880.)
- CRESPIN (Jean). *Histoire des Martyrs*, édition Benoit. Toulouse 1885.
- AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres complètes*, édition Réaume et Caussade. Paris, Lemerre 1873.
- THÉODORE DE BÈZE. *Histoire ecclésiastique des Eglises réformées*, édition Baum et Cunitz. Paris, Fischbacher 1883.
- CALVIN (Jean). *Lettres françaises*, édition Bonnet. Paris, Meyrueis 1854.
- LA CROIX DU MAINE. *Bibliothèque française*, 2^e éd. Paris, 1772-1773.
- PIERRE DE L'ESTOILLE. *Mémoires*. Coll. Petitot, 1^{re} série, t. 46.
- A. CROTTET. *Histoire des Eglises réformées de Pons, Gèmozac et Mortagne*. Bordeaux 1841.
- A. CROTTET. *Petite chronique protestante de France*. Paris et Genève 1846.
- AUDIAT (Louis). *Bernard Palissy. Etude sur sa vie et ses travaux*. Paris 1868.
- DUPUY (Ernest). *Bernard Palissy*. Paris, Lecène-Oudin 1894.
- France protestante.* Articles sur Palissy et Hamelin.
- Bulletin du Protestantisme.* Articles dans toutes les séries, entre autres une causerie de Charles Read, 15 juillet 1893.

INTRODUCTION

Bernard Palissy n'est plus un inconnu ; il a conquis sa place dans l'histoire de l'art, dans l'histoire des sciences et dans l'histoire de la Réforme.

Sa fortune est singulière. Laisse de côté systématiquement pendant sa vie et longtemps après sa mort, parce que c'était un « pauvre artisan » qui ignorait « l'hébreu, le grec, le latin », et qui n'avait pas lu « les livres des philosophes », il a fini par trouver des admirateurs toujours plus nombreux et toujours plus enthousiastes qui, en mettant en lumière les divers aspects de son œuvre, l'ont fait monter, chacun de quelques degrés, sur l'échelle des grands hommes, et l'on ne peut dire encore si cette ascension est terminée ou même près de s'achever.

Aujourd'hui, tout le monde le tient pour un grand artiste et pour un savant de génie. La preuve est faite, nous n'avons donc pas à la fournir. Mais, en étudiant son œuvre, nous avons été frappé du souffle profondément moral, religieux et protestant qui l'anime, et nous nous sommes demandé pourquoi cet homme, qui rendait un culte passionné à la beauté, est passé à la Réforme, alors que l'on prétend établir une opposition irréductible entre l'esprit protestant et le sentiment artistique ; nous nous sommes demandé aussi comment cet homme a pu unir le sentiment religieux le plus profond à l'esprit scientifique le plus libre, alors que l'on prétend établir une incompatibilité absolue entre la science et la religion.

Pour résoudre ces questions, il nous faut interroger Palissy lui-même ; il a seul qualité pour y répondre. D'ailleurs, à part quelques lignes de Pierre de l'Es-

toille, d'Agrippa d'Aubigné et de La Croix du Maine, il ne reste aucun souvenir de lui dans les livres des contemporains. Son œuvre défend seule sa mémoire devant la postérité. Si elle est loin de nous donner tous les renseignements que nous pourrions désirer, elle suffit bien à lui gagner notre respect et notre admiration.

On sait qu'il y a deux parts dans cette œuvre, la part de l'artiste et la part de l'écrivain. C'est cette dernière qui nous éclairera sur l'âme de son auteur et nous révélera les sentiments de son cœur et les idées directrices de sa vie.

Le commerce de cette âme noble nous a procuré des joies profondes et la contemplation de cette vie héroïque a développé notre sentiment du devoir en nous donnant une idée plus claire de l'idéal à atteindre. Enfin, l'exemple de ce chrétien qui a été un savant, de ce protestant qui a été un artiste, nous a rendu l'espérance de résoudre pratiquement pour nous-même l'antinomie de la conscience morale et de la méthode scientifique, du cœur et du cerveau.

PREMIÈRE PARTIE

BERNARD PALISSY

Champion de la Réforme en Saintonge

Bernard Palissy paraît être né vers 1510, dans le diocèse d'Agen. Il a passé quelques années à Tarbes ; il s'est établi à Paris vers 1566 et y est mort en 1589 ou 1590, après un assez long séjour à Sedan. Mais nous n'avons de renseignements importants que sur les années passées à Saintes. C'est là que se sont accomplis les événements décisifs de sa vie : c'est là qu'il a trouvé l'émail après quinze ans de recherches infatigables ; c'est là qu'il a découvert la plupart de ses « recettes » ; c'est là enfin qu'il a appris à lire la Bible et à chanter les psaumes des huguenots. Si la Saintonge n'est pas sa patrie d'origine, elle est sa patrie d'adoption. Elle a exercé une influence profonde sur son développement et c'est seulement dans ce milieu que nous pouvons l'étudier et le comprendre.

L'ancienne province de Saintonge forme aujourd'hui la partie méridionale du département de la Charente-Inférieure. On distinguait la Haute Saintonge, avec Saintes pour capitale, et la Basse Saintonge, dont la ville principale était Saint-Jean-d'Angély.

Au xvi^e siècle, s'il faut en croire Théodore de Bèze¹, la vie y était facile. C'était « la contrée de France la mieux accommodée de tout ce qui peut être souhaité pour l'aise et commodité de cette vie ». La population était « adonnée à toutes manières de délices et à ce qui s'ensuit ».

Les idées de la Réforme s'y infiltrèrent secrètement à

¹ *Histoire ecclésiastique*, I, p. 122.

partir de l'année 1536, par le ministère d'un ancien procureur, Philippe Véron, que Calvin s'était attaché lors de son séjour à Poitiers. Sous le nom de « Ramasseur », il parcourut la Saintonge, l'Aunis et l'Angoumois. Bientôt Albert Babinot, docteur en droit, disciple lui aussi de Calvin, vint le rejoindre dans son vaste champ de travail. Ils gagnèrent quelques gentilshommes et se firent écouter avec sympathie par les classes inférieures.

Ce n'était là qu'une préparation ; le temps des véritables semailles n'était pas encore venu. Il ne paraît pas que Bernard Palissy ait jamais été en rapports avec l'un ou l'autre de ces évangélistes. Le « petit narré » qu'il nous a laissé des débuts de l'Eglise de Saintes, nous fait remonter seulement jusqu'à l'an 1546.

L'œuvre prit alors des proportions nouvelles. Des moines qui avaient été en Allemagne, ou qui avaient lu les livres des réformateurs, « prirent la hardiesse, assez couverte-ment, de découvrir quelques abus. » Ils s'attaquèrent tout d'abord à un des plus grands scandales de l'Eglise, à ces bénéfices qu'on accordait libéralement aux prêtres de haute naissance, ou même à des juges, à des officiers, etc., bénéfices qui pesaient lourdement sur le peuple et qui laissaient les desservants dans un état voisin de la misère.

Frapper à la bourse, c'était frapper au cœur ; la riposte ne se fit pas attendre. Les juges ayant presque tous « quelque morceau de bénéfice qui aidait à faire bouillir le pot », se mirent à poursuivre ces moines qui venaient les troubler si indiscrètement dans leur ménage. Et ces pauvres moines, « craignant qu'on ne les fit mourir de chaud » s'enfuirent, s'exilèrent, se défroquèrent. Abandonnant pour toujours l'idéal monastique, ils allèrent remplir, au milieu du peuple, les devoirs de la vie chrétienne. Plusieurs se retirèrent sur les côtes de la Saintonge, dans les îles de Ré et d'Oléron où ils se croyaient à l'abri, ou à peu près, contre les persécutions.

Devenus ouvriers ou instituteurs, ils gagnèrent promptement la confiance de tous et ils se hasardèrent à communiquer leurs idées. Personne ne s'offusquant de leurs

paroles et le grand vicaire les favorisant en secret, ils se mirent à prêcher en chaire. Leur succès fut considérable, les yeux d'un grand nombre s'ouvrirent, et tout le pays aurait passé à la Réforme en peu de temps et sans secousse, si seulement on avait laissé aux gens leur liberté.

Mais il y a des hommes sur la terre spécialement chargés, semble-t-il, de contrecarrer la liberté d'autrui, et de rejeter dans l'ornière celui qui par hasard tente d'en sortir.

C'était la vocation d'un certain « Collardeau, procureur fiscal, homme pervers et de mauvaise vie. » Il écrivit à l'évêque de Saintes, en ce moment à la cour, que tout était plein de Luthériens, et il demandait la charge de les extirper. La réponse n'arrivant pas assez vite, il courut à Paris, obtint ce qu'il désirait, et surtout une bonne somme de deniers de la part du Parlement de Bordeaux.

Collardeau fit arrêter Robin à Saint-Denis, Nicole à Arvert et l'instituteur de Gémozac. Ils comparurent devant un chanoine de Saintes nommé Navières qui avait lui-même dénoncé les abus de l'Eglise. Seulement il avait été « gagné par son ventre » c'est-à-dire qu'on lui avait fermé la bouche avec quelque bénéfice, et il était intéressé à faire taire les autres. Ils furent condamnés à la dégradation. On les mena sur la grande place de la ville, « vêtus d'accoutrements verts afin que le peuple les estimât fols ou insensés, bridés comme chevaux, avec une pomme de fer dans la bouche, parce qu'ils soutenaient virilement la querelle de Dieu. » Ramenés en prison, après avoir servi de spectacle au peuple, ils devaient être envoyés à Bordeaux pour y être condamnés à mort.

Mais celui des trois à qui on en voulait le plus, frère Robin, réussit à se sauver. Les deux autres, moins heureux, furent brûlés, l'un à Saintes et l'autre à Libourne, où le Parlement de Bordeaux s'était retiré à cause de la peste. C'était au mois d'août 1546.

Ce n'est pas en brûlant quelques prédicateurs qu'on met fin aux prédications. L'évêque, Charles de Bourbon, s'en aperçut et imagina un stratagème pour venir à bout de ses desseins. Il obtint un mandement du roi pour abattre

les forêts qui se trouvaient autour de la ville. Et comme le peuple protestait, il fit venir « certains moines sorbonnistes qui écumaient, bavaient, se tourmentaient et viraient, faisant gestes et grimaces étranges, criant contre ces chrétiens nouveaux et exaltant l'évêque, disant qu'il descendait du précieux sang de Monseigneur Saint Louis ! »

L'invention était ingénieuse et réussit parfaitement. Plus de bois, plus de prédicateurs. Le pauvre peuple y perdit au temporel comme au spirituel ; mais la paix régnait, la paix du sommeil ! C'était tout ce qu'on voulait. Impossible de constituer une église ; il fallait se contenter de « détracter la papauté » entre amis, avec la plus grande prudence. Cette situation se maintint jusqu'en 1557.

Nous ne savons pas grand chose de cette période. Il se faisait un travail lent et sourd, mais profond, semblable à l'action du levain au sein de la pâte. Nous en avons la preuve dans la riche floraison d'églises qui va apparaître en Saintonge à l'appel de quelques évangélistes. Une étincelle mettra en feu tout le pays. Nous en avons la preuve aussi dans la lettre que Calvin écrivit le 12 octobre 1553 à quelques personnes qui lui avaient fait demander par Philibert Hamelin quelle conduite elles devaient tenir. Le Réformateur répond qu'il faut commencer par fuir les idolâtries et les superstitions, établir un ordre pour s'assembler au nom de Dieu ; plus tard seulement ils pourront participer à la sainte Cène.

C'est ce Philibert Hamelin qui va être le grand apôtre de la Saintonge. Son histoire mérite d'être contée, d'abord parce que son rôle a été considérable, ensuite parce qu'il fut l'ami de Bernard Palissy et qu'il exerça une influence profonde sur sa pensée et sur sa vie.

Leurs relations remontent à l'année 1546. Philibert Hamelin, né à Tours, était un de ces prêtres qui, comme Robin et Nicole, s'étaient convertis aux idées nouvelles et avaient commencé à annoncer l'évangile. En 1546 il était à Saintes ; il fut emprisonné, mais réussit à échapper au bûcher. Th. de Bèze dit qu'il se sauva « par le moyen de

quelques amis ¹. » Mais les amis n'auraient pas suffi à le tirer de prison s'il n'avait « dissimulé en sa confession » comme le dit Palissy.

Sa conscience ne lui laissant aucun repos, il se rendit à Genève où il fut reçu habitant le 19 juillet 1549. Il se maria avec Marguerite Cheusse et se fit imprimeur. Il n'avait qu'un désir : être utile à l'Eglise de Dieu. Il publia la *Sainte-Ecriture, les Commentaires de Calvin* et son *Institution chrétienne*.

Bientôt ce travail ne suffit pas à son zèle et à son dévouement. Le 12 octobre 1553, Calvin lui donna une lettre l'accréditant auprès des « fidèles dispersés en aucunes îles de France ². » « Quant à l'homme, y est-il dit, vous le connaissez, et de notre part, selon qu'il s'est montré ici homme craignant Dieu, et a conversé avec nous saintement et sans répréhension, et aussi qu'il a toujours suivi bonne doctrine et saine, nous ne doutons pas qu'il ne se porte fidèlement par delà et ne mette peine à vous édifier. »

Hamelin rentra donc en France et la parcourut en tous sens « s'efforçant partout où il passait d'inciter les hommes d'avoir des ministres et de dresser quelque forme d'Eglise. » Il avait avec lui quelques serviteurs qui vendaient des Bibles et des livres d'édification sortis de son imprimerie.

Son zèle le rendait ingénieux : « Il épiait l'heure que les gens des champs prennent leur réfection au pied d'un arbre ou à l'ombre d'une haie ; il feignait de se reposer avec eux et les instruisait à craindre Dieu, à le prier, lui qui leur donnait toutes choses pour l'amour de son Fils Jésus-Christ. Il demandait s'ils ne voulaient pas bien qu'il priât Dieu pour eux. Les uns y prenaient grand plaisir et en étaient édifiés, les autres étonnés, entendant choses inaccoutumées ; d'autres lui couraient sus parce qu'il leur montrait qu'ils étaient en voie de damnation s'ils ne croyaient à l'Evangile. » Il répondait aux malédictions et aux outrages : « Mes amis, vous ne savez maintenant ce que vous faites, mais un jour vous le saurez et je prie Dieu de vous en faire

¹ *Histoire ecclésiastique*. I, p. 123.

² *Lettres françaises*. I, p. 407.

la grâce. » Souvent chassé et emprisonné, ses livres confisqués, il rentrait à Genève, mais « s'estimait tellement heureux quand il sortait d'un danger qu'il lui tardait d'entrer en un autre ¹. » Le martyre l'attirait, il voulait le mériter.

Bientôt il arrive en Saintonge où il se montre le modèle accompli des évangélistes itinérants. Palissy parle de lui avec une admiration sans bornes : « Il était si juste et d'un si grand zèle que, combien qu'il fut homme assez mal portatif ², il ne voulut jamais prendre de chevaux, encore que plusieurs l'en requéraient d'une bonne affection. Et combien qu'il eût bien de quoi moyennement, si est-ce qu'il n'avait aucune épée à sa ceinture, mais seulement un simple bâton à la main et s'en allait ainsi tout seul, sans aucune crainte. »

A Saintes, il fait « quelques prières et petites exhortations » devant sept ou huit auditeurs. Puis il annonce qu'il va se rendre à Arvert et il supplie ces quelques fidèles de « se congérer, prier et s'exhorter l'un l'autre. »

La presqu'île d'Arvert était une retraite de gens débauchés, de pirates, d'écumeurs de mer. Déjà, depuis quelques années, des moines y avaient prêché contre les abus et les erreurs de l'Eglise romaine, et on ne parlait dans tout le pays que des Luthériens d'Arvert. Hamelin se met à l'œuvre avec sa véhémence ordinaire ; on l'accueille bien, on l'écoute et bientôt il inaugure une église qui servira de modèle à plusieurs autres.

Mais il réussit trop bien et trop vite. Quand on apprit à Saintes qu'il avait prêché au son de la cloche et baptisé un enfant, quand on apprit que Hamelin ne pouvant suffire à sa tâche, avait demandé aide à l'église de Paris, les magistrats de Saintes obligèrent l'évêque à « exhiber deniers pour poursuivre Philibert avec chevaux, gendarmes, cuisiniers et vivandiers ! »

Hamelin fut averti, ses amis le supplièrent de s'éloigner, mais il ne voulut jamais abandonner son troupeau. Bien plus, il alla au devant de ceux qui le cherchaient, d'après

¹ Crespin. *Histoire des Martyrs*, II, p. 469.

² Quoiqu'il eut de la peine à voyager.

Th. de Bèze ¹, les saluant tous joyeusement et leur parlant avec une telle conviction que plusieurs pleuraient et auraient voulu se retirer sans rien lui faire, mais les autres leur firent peur. L'évêque de Saintes se transporta lui-même à Arvert et fit comparaître devant lui les nouveaux convertis. Tous abjurèrent, sauf le procureur Baudouin et la mère de l'enfant qu'avait baptisé Hamelin. Le père, Jean de Vaux, le fit rebaptiser, et l'évêque voulut être parrain.

Conduit à Saintes, Hamelin est jeté dans la prison criminelle avec un prêtre chez qui il avait logé et qu'il avait amené à l'Evangile. Interrogé par le procureur du roi, il fait une confession de sa foi, puis la rédige par écrit en la confirmant par des textes bibliques. Il la soumet à ses juges et à ceux qui voulaient disputer avec lui. Quelques-uns, tout étonnés, cherchent le moyen de le délivrer; tous sont contraints d'avouer que sa vie est irréprochable; il est tellement aimé qu'on redoute un soulèvement après sa condamnation.

Mais il refuse énergiquement les moyens de s'évader que lui offrent ses amis, « disant être chose indécente à celui qui a fait état d'annoncer aux autres la parole de Dieu de fuir par crainte du danger, au lieu qu'il doit maintenir, voire dans les flammes du feu, la doctrine qu'il a annoncée ² ».

Palissy, voyant qu'il n'y a rien à faire du côté du prisonnier, prend la hardiesse de s'adresser aux magistrats. Il se rend chez les principaux d'entre eux, leur affirme qu'« ils ont emprisonné un prophète ou ange de Dieu envoyé pour annoncer sa Parole ». Il y a onze ans qu'il le connaît et il lui a toujours semblé que « les autres hommes étaient diables au regard de lui ».

On le laisse parler, on use de douceur à l'égard de Hamelin, puis on le livre au Parlement de Bordeaux. Les juges de Saintes n'osent pas le condamner eux-mêmes, mais ils n'en sont pas moins responsables de sa mort, comme Pilate est responsable de la mort de Jésus-Christ.

¹ *Histoire ecclésiastique*, I, p. 159.

² Crespin. *Histoire des Martyrs*. II, p. 469 et 470.

Avant le départ de Hamelin pour Bordeaux, le jeune ministre qu'il avait demandé pour le seconder en Saintonge arriva à Saintes. Il se nommait André de Mazières dit La Place. Il ne fut pas trop étonné de ce qui était arrivé, alla voir Hamelin dans sa prison, le consola, le fortifia, et se prépara à se rendre à Arvert comme si de rien n'était.

Au commencement de mars 1557, Hamelin fut transféré à Bordeaux. On lui permit de passer ses journées dans la chambre du geôlier et de manger à sa table. Il en profita pour essayer de faire cesser les jeux et les blasphèmes. Mais il n'y put réussir et alors il préféra rester seul tout le long du jour dans une chambre.

Bientôt il s'aperçut que le prêtre qu'il avait amené à l'Evangile fléchissait par crainte du danger ; il fit tous ses efforts pour le relever, mais en vain. Le jour où l'on ouvrit au rénégat les portes de la prison, Hamelin lui dit : « Malheureux et plus que misérable, est-il possible que pour sauver si peu de jours qui vous restent à vivre selon le cours de nature, vous ayez renié ainsi la vérité ? Sachez pourtant, combien que vous ayez par votre lâcheté évité le feu corporel, que la vie n'en sera pas plus longue ; car vous mourrez avant moi et Dieu ne vous fera la grâce que ce soit pour sa cause et serez en exemple à tous les apostats ¹. » Et en effet, en sortant le malheureux fut tué par deux gentilshommes qu'il avait offensés. Hamelin, apprenant cette fin si prompte et si tragique, fit une exhortation pleine de piété sur la Providence de Dieu, il émut les consciences de plusieurs et les convertit à la vérité.

On tenta de le faire évader à Bordeaux, comme on l'avait tenté à Saintes. Un avocat de l'Ile de France, d'une ville où il avait fondé une petite église, se rendit à Bordeaux pour le voir. Il offrit 300 livres au geôlier pour faire sortir Hamelin pendant la nuit. Le geôlier demanda conseil à son prisonnier qui répondit : J'aime mieux la mort par la main du bourreau que de te mettre en peine !

Cette parole ne lui attira pas les sympathies du geôlier.

¹ Crespin. *Histoire des Martyrs*. II, p. 470.

Un dimanche, au moment où un prêtre allait chanter la messe dans la prison, Hamelin jeta rudement tout l'attirail par terre, calice, chandelier et « autres pièces de l'équipage », en disant : Voulez-vous qu'en tous lieux le nom de Dieu soit ainsi blasphémé ? Ne vous suffit-il pas que dans vos églises il soit tant outragé ? Le geôlier fut averti, il se jeta sur Hamelin, le chargea de coups de bâton et le mit dans une basse fosse. Enfin il demanda qu'on le changeât de prison parce qu'il avait empoisonné les prisonniers de sa doctrine. On le transféra donc de la conciergerie à Sainte-Liège dans une basse fosse où il passa huit jours, chargé de fers si pesants que ses jambes enflèrent.

Cependant on s'occupait de le juger, ou mieux de le condamner. D'après Palissy, les juges de Bordeaux étaient informés de la sainteté de sa vie et il les accuse de l'avoir condamné « par crainte de perdre leurs offices. » Du temps que Hamelin était encore à Saintes, quelqu'un dit de lui à un conseiller de Bordeaux : On vous amènera un de ces jours un prisonnier qui vous parlera bien. Mais le conseiller se mit à blasphémer, jurant qu'il ne lui parlerait pas et se garderait bien d'assister à son jugement. L'égoïsme et la peur sont dans tous les temps les pires ennemis de la justice. Comme le dit fort bien Palissy : « Ce conseiller se disait être chrétien, il ne voulait pas condamner le juste ; toutefois puisqu'il était constitué juge, il n'aura point d'excuse. Car, puisqu'il savait que l'autre était homme de bien, il devait de son pouvoir s'opposer au jugement de ceux qui par ignorance ou par malice, le condamnèrent et firent pendre comme un larron. »

Le samedi, veille des Rameaux, on le ramena de la prison Sainte-Liège à la conciergerie. Quoiqu'il sentit sa mort prochaine, il dina joyeusement avec les autres prisonniers, tenant propos de la vie éternelle avec eux et les consolant.

Conduit devant les conseillers, il demanda la permission de prier Dieu, ce qui lui fut accordé. A 4 ou 5 heures du soir, l'huissier lut l'arrêt. On l'étrangla et son corps fut réduit en cendres devant le Palais. Telle fut la fin de cet homme de Dieu, le 18 avril 1557.

Mais l'œuvre d'un homme ne s'arrête pas à sa mort, surtout l'œuvre d'un martyr ; c'est plutôt alors qu'elle commence véritablement à porter ses fruits. Tous ceux qui avaient connu Hamelin, apprenant avec quelle constance il était mort, furent merveilleusement fortifiés dans leur foi.

Les documents ne nous permettent pas de mesurer l'influence qu'il a exercée, mais Palissy nous apprend ce que lui doit l'église de Saintes. Il en est le véritable fondateur. La recommandation qu'il avait faite à ses sept ou huit auditeurs avant de se rendre à Arvert, fut promptement mise à exécution. Palissy nous raconte en effet qu'un artisan, « pauvre et indigent à merveille », avait un si grand désir de l'avancement de l'Évangile, qu'il démontra à un autre artisan aussi pauvre que lui et d'aussi peu de savoir, que s'il voulait « s'employer à faire quelque forme d'exhortation, ce serait la cause d'un grand fruit ».

Palissy, car c'était lui, quoique se sentant « totalement dénué de savoir », eut le courage d'assembler, quelques jours plus tard, un dimanche matin, neuf ou dix personnes et de leur lire quelques passages du Vieux et Nouveau Testament qu'il avait mis par écrit. Tous ces passages reviennent souvent dans ses deux ouvrages, ils devaient occuper une grande place dans sa pensée. Il voulait montrer, et ses citations étaient parfaitement appropriées au but visé, que tout homme a le droit de parler des statuts et ordonnances de Dieu : que chacun fasse part aux autres des dons qu'il a reçus ; — Tout arbre qui ne porte pas de fruit, sera coupé et jeté au feu, etc. Il termina en exhortant ses auditeurs à suivre l'exemple qu'il venait de leur donner. Séance tenante, ils convinrent de se réunir tous les dimanches et six d'entre eux promirent d'écrire une exhortation et de la lire devant l'assemblée. « Tout cela fut fait par le bon exemple, conseil et doctrine de Maître Philibert Hamelin. Voilà le commencement de l'église réformée de Saintes ». Palissy ajoute que les assemblées étaient souvent de cinq personnes seulement. C'était peu en apparence, mais c'était le grain jeté en terre, qui germe lentement dans l'ombre avant d'élever sa tige et de s'épanouir au soleil.

C'est dans ces circonstances qu'on apprit l'arrestation de Philibert Hamelin ; bientôt on put le voir dans les prisons de Saintes. La petite communauté n'en fut pas découragée ; nous avons vu le plus convaincu et le plus dévoué de ses membres, Bernard Palissy, faire une tentative hardie auprès des juges pour la libération du prisonnier. Il échoua. Cela ne l'empêcha pas, quand le ministre de la Place passa à Saintes, dans l'intention de se rendre à Arvert, où Hamelin l'avait appelé, de le retenir pour pasteur. A Arvert en effet, on le pria de ne pas venir, les grosses amendes imposées par l'évêque ayant produit leurs fruits.

On voit que la communauté, après avoir adopté la théorie du sacerdoce universel esquissée par Palissy, et l'avoir mise en pratique, reconnaissait néanmoins l'utilité et la nécessité du sacerdoce spécial. Mais les membres de l'église étant peu nombreux et peu fortunés, il leur était extrêmement difficile de subvenir aux frais de leur ministre. Par goût personnel ou par nécessité, de la Place fut entretenu en grande partie par des gentilshommes des environs de Saintes. Mais cela ne faisait pas l'affaire de la petite église qui ne le garda pas longtemps. Le 28 mai 1558, Claude Boissière, gentilhomme du Dauphiné, fut envoyé de Genève à Saintes pour le remplacer.

Le ministère de Boissière fut plus long que celui de son prédécesseur. Sa charge n'était ni des plus faciles ni des plus attrayantes. Il ne jouissait pas de son entière liberté. Dès son arrivée, il dut promettre de ne pas quitter la ville sans autorisation, pour aller servir la noblesse. Il est vrai que la tâche fut bientôt plus que suffisante ; les honoraires, eux, n'étaient pas suffisants. « Nous n'avions pas de quoi lui payer ses gages, avoue Palissy, parce qu'il y avait bien peu de riches dans notre assemblée. Le pauvre homme était reclus comme un prisonnier, et bien souvent mangeait des pommes et buvait de l'eau à son diner, et par faute de nappe, il mettait son diner sur une chemise ! »

Mais Boissière n'avait pas le temps de penser à se plaindre. Les assemblées étaient toujours mieux suivies. Comme elles avaient lieu la nuit, les ennemis de la petite

église lançaient contre elle les calomnies les plus grossières : ils s'assemblent pour paillarder ; ils vont au sabbat ; si leur doctrine était bonne, ils prêcheraient publiquement. Mais un jour, Boissière et les siens, profitant de l'absence des deux juges les plus acharnés contre la Réforme, s'emparèrent de la halle et y célébrèrent leur culte publiquement. Là-dessus, grande émotion dans la ville. Le maire, le grand vicaire accourent et demandent au ministre qui lui a donné l'autorité de prêcher. Boissière répond qu'il a été élu par le peuple et approuvé par les pasteurs de l'église de Dieu pour annoncer l'Evangile. On lui défendit avec menaces de continuer, mais se sentant suivi par la majorité du peuple, il se garda bien d'obéir ; au contraire, il se mit à prêcher dans la halle tous les jours, et son succès fut considérable.

Le 6 mars 1561, dans une lettre à Calvin ¹, il nous apprend que « Dieu a tellement augmenté son Eglise que, en cette province nous sommes aujourd'hui par la grâce de Dieu plus de trente-huit pasteurs, mais tous chargés de tant de bourgs et paroisses que, quand nous en aurions encore cinquante, à peine pourrions-nous satisfaire à la moitié des charges qui s'y présentent ». La même lettre nous apprend que, sur le conseil de Calvin, Boissière a envoyé des jeunes gens à Genève pour se préparer au ministère, et qu'un synode provincial s'est tenu à Saintes le 1^{er} mars 1561.

Claude Boissière fut chargé de représenter les églises de Saintonge au colloque de Poissy, qui s'ouvrit le 9 septembre 1561. Il est encore pasteur à Saintes en 1565, car le 17 septembre de cette année, il écrit à Th. de Bèze ² que « le roi a passé en cette ville et par ce pays et a vu par expérience partie des fruits qu'apporte la Parole de Dieu. Car en tout son royaume il n'a point trouvé une plus grande tranquillité, qui a causé qu'il a amplifié sa façon d'édit, donnant l'exercice de la religion en trois lieux outre celui qui était contenu par son édit. A Saintes, on est toujours

¹ Crottet. *Histoire des Eglises réformées de Pons*, etc., p. 57.

² Crottet. *Petite Chronique protestante. Appendice*, p. 104.

en même peine que par le passé, mais (comme nous sommes faits pour servir Dieu ou être retirés à lui), je ne me puis persuader que ce corps d'église, ce corps de notre Seigneur, lequel il a mis si longtemps à bâtir et dresser en ce lieu, doive être déchiré et confus par la privation de son service ». Et il demande deux ou trois pasteurs de plus pour la province.

Il faut lire dans la *Recepte* de Bernard Palissy les résultats obtenus par les prédications de ce fidèle serviteur de Dieu : « Déjà les jeux, danses, ballades, banquets et superfluités de coiffures et dorures avaient presque tous cessé ; il n'y avait plus guère de paroles scandaleuses ni de meurtres. Les procès commençaient grandement à diminuer. Car soudain que deux hommes de la religion étaient en procès, on trouvait moyen de les accorder ; et même bien souvent, devant que commencer aucun procès, un homme n'y eut point mis un autre que premièrement il ne l'eût fait exhorter à ceux de la religion. Quand le temps approchait de faire ses Pâques, plusieurs haines, dissensions et querelles étaient accordées ; il n'était question que de psau-
mes, cantiques et chansons spirituelles, et n'était plus question de chansons dissolues ni lubriques.

« L'Eglise avait si bien profité que même les magistrats avaient policé plusieurs choses mauvaises qui dépendaient de leur autorité. Il était défendu aux hôteliers de tenir jeux, ni de donner à boire et à manger à gens domiciliés, afin que les hommes débauchés se retirassent en leurs familles.

« Vous eussiez vu en ces jours-là, les dimanches, les compagnons de métier se promener par les prairies, bocages et autres lieux plaisants, chantant par troupes psau-
mes, cantiques et chansons spirituelles, lisant et s'instruisant les uns les autres. Vous eussiez vu aussi les filles et vierges assises par troupes aux jardins et autres lieux qui, en cas pareil se délectaient à chanter toutes choses saintes. D'autre part vous eussiez vu les pédagogues qui avaient si bien instruit la jeunesse que les enfants étaient tellement enseignés que même il n'y avait plus de geste puéril, mais

une constance virile. Ces choses avaient si bien profité que les personnes avaient changé leurs manières de faire, même jusques à leurs contenance...

« Même les ennemis de l'Eglise, à leur très grand regret, étaient contraints de dire bien de nos ministres et singulièrement de Monsieur de la Boissière, parce que sa vie les rédarguait et rendait bon témoignage de sa doctrine. »

Les ennemis de l'Evangile avaient bouche close et quoiqu'ils eussent en haine les ministres, ils n'osaient médire d'eux à cause de leur bonne vie.

Quand un membre de l'Eglise faisait quelque tort à un adversaire, on savait très bien lui dire : « Votre ministre ne vous a pas conseillé de faire ce mal. »

Des prêtres commençaient à assister aux assemblées, à étudier, à se renseigner. On leur reprochait de ne point faire de prières comme les ministres. Et le théologien du chapitre se décida à prendre des moines à gages pour la prédication. « S'il y avait un fin frère, mauvais garçon et subtil argumentateur de moine en tout le pays, il fallait l'avoir en l'église cathédrale. »

On le voit, la liberté de conscience la plus entière s'était établie toute seule, et de la liberté naissait la vie religieuse la plus intense : « En ces jours-là, il y avait prières en la ville de Saintes, tous les jours, d'une part et d'autre. »

Palissy accuse les ecclésiastiques romains d'avoir fait ces prières par hypocrisie et malice, et la preuve qu'il en donne est assez convaincante : ils n'en font plus à présent ni n'en faisaient avant la venue des ministres. Ils n'en ont donc fait pendant un temps que pour dire : je sais faire cela aussi bien que les autres.

Le mouvement se propagea hors de la ville. Dans certains villages, on refusait de payer les dimes tant qu'on n'aurait pas de ministres. Il paraît que les bénéficiers trouvaient cela très dur. Il se passa des faits assez curieux. Des ennemis de la nouvelle religion allaient supplier les ministres de venir exhorter le peuple. Quand les ministres n'étaient pas disponibles, on s'adressait aux anciens, tant

on avait hâte de « toucher les gerbes et fruits des laboureurs » !

En se rappelant ces beaux jours, Palissy se sent plein d'espérance pour l'avenir de l'Eglise : « Puisque Dieu l'a garantie lorsqu'ils n'étaient que trois ou quatre pauvres gens méprisés, combien plus aujourd'hui aura-t-il soin d'un grand nombre ? » Oh ! il s'attend à des persécutions, « puisque cela est écrit », mais il sait qu'elle ne périra jamais.

Cet idyllique tableau mérite notre attention. Ce qui a le plus frappé Palissy dans la Réforme, c'est la transformation des mœurs qu'elle opérait. Le cœur changé, toute la vie se trouve changée. En lisant ces lignes qui pourraient s'appliquer à tant d'autres communautés sorties du grand réveil du xvi^e siècle, on se croit transporté aux plus beaux jours de l'Eglise primitive. Simplicité, austérité, pureté, fraternité, enthousiasme, c'est l'idéal réalisé. Dieu permet ainsi que l'idéal prenne corps sur la terre, de temps en temps, pour que les hommes n'oublient pas qu'il existe et marchent vers sa réalisation parfaite et définitive.

Jamais encore il ne s'est établi nulle part d'une façon quelque peu durable. Il ne triomphe un instant que pour voir se coaliser contre lui toutes les puissances du mal, et toutes ses apparitions sont noyées dans le sang. Il en fut ainsi pour l'église de Saintes. Le récit de Palissy est très bref, il semble qu'il ait honte de raconter les horreurs commises ; il avoue que, rien que d'y penser, tous ses cheveux se dressent sur sa tête.

Le signal une fois donné, tous montrèrent « ce qu'ils tenaient caché dans leurs misérables poitrines. » Les prêtres trouvèrent plus simple de chasser les ministres que de lutter avec eux par la parole ; la populace se souleva, poussée par l'envie et par la haine. « Pour obvier à leurs tyrannies horribles et exécrables, je me retirai secrètement en ma maison pour ne voir les meurtres, reniements et détroussements ; il m'était avis que l'enfer avait été défoncé et que tous les esprits diaboliques étaient entrés en la ville de Saintes. Car, au lieu que j'entendais un peu au-

paravant psaumes, cantiques et toutes paroles honnêtes d'édification et bon exemple, je n'entendais que blasphèmes, batteries, menaces, tumultes, toutes paroles misérables, dissolutions, chansons lubriques et détestables, en telle sorte qu'il me semblait que toute la vertu et sainteté de la terre était étouffée et éteinte. Car il sortit certains diabletons du château de Taillebourg qui faisaient plus de mal que non pas ceux qui étaient diables d'ancienneté. Eux entrant dans la ville, accompagnés de certains prêtres, ayant l'épée nue au poing, criaient : Où sont-ils, il faut couper gorge tout à main ! sachant bien qu'il n'y avait aucune résistance, car ceux de l'Eglise réformée s'étaient tous absentés. Mais ils trouvèrent un Parisien dans la rue qui avait bruit d'avoir de l'argent ; ils le tuèrent sans qu'il fit aucune résistance, et usant de leur métier accoutumé, le mirent en chemise, avant qu'il eût achevé de mourir. Après cela, ils s'en allèrent de maison en maison prendre, piller, saccager, gourmander, rire, moquer et gaudir avec toutes dissolutions et paroles de blasphèmes, contre Dieu et les hommes... Quand les pages des chanoines passaient devant les prisons, ils criaient en se moquant : le Seigneur vous assistera ! — et encore : dites maintenant :

« Revenge-moi, prends ma querelle ! »

ou frappant d'un bâton, ils disaient : le Seigneur vous bénisse !

« Je fus grandement épouvanté l'espace de deux mois voyant que les portefaix et béli-traux étaient devenus seigneurs aux dépens de ceux de l'Eglise réformée. Je n'avais tous les jours autre chose que rapports de cas épouvantables qui se commettaient. Certains petits enfants de la ville se venaient journellement assembler en une place près du lieu où j'étais caché (m'exerçant toutefois à faire quelque œuvre de mon art) ; ils se divisaient en deux bandes, et jetant des pierres les uns contre les autres, juraient et blasphémaient le plus exécrablement que jamais homme ouït parler. Car ils disaient : par le sang ! mort ! tête ! double tête ! triple tête ! et des blasphèmes si horribles que j'ai quasi horreur de les écrire. Il me prenait souvent envie de

hasarder ma vie pour en faire la punition, mais je disais en mon cœur le psaume LXXIX qui se commence :

« Les gens entrés sont en ton héritage. »

Tel est le récit de Palissy. Il dit l'avoir composé en passant, comptant que plusieurs historiens décriraient les choses plus au long. Il n'en a rien été, et il faut lui savoir gré de nous avoir donné ces quelques détails. S'il n'en dit pas davantage, c'est surtout parce qu'il ne veut pas se mettre en avant en nous parlant de son emprisonnement. Mais nous sommes renseignés par deux lettres qui précèdent sa *Recepte*.

Dans celle qu'il adresse au duc de Montmorency, il s'excuse de n'avoir pas été le remercier après son élargissement. Et pourquoi l'avait-on mis en prison ? Ah ! parce qu'il avait oublié le conseil de Jésus : « Ne semez pas les marguerites devant les pourceaux. » (Matthieu VII, 6.) Il avait commis l'imprudence de remontrer plusieurs fois aux ecclésiastiques romains certains passages des Ecritures saintes où il est écrit : Malheureux et maudit qui-conque boit le lait et prend la laine des brebis sans leur donner pâture ! Il croyait faire une bonne œuvre, il s'imaginait naïvement que ces prêtres profiteraient de ces bons conseils et l'en remercieraient, et voilà que bien au contraire ils ont voulu le « faire détruire comme malfaiteur ! » Quoique le sachant occupé à une œuvre d'art pour le duc, ils n'ont pas hésité à le livrer aux juges.

Cela était très humain si ce n'était pas très chrétien, et Palissy n'a pas été aussi étonné qu'il veut le paraître. Il savait à qui il avait affaire et à quoi il s'exposait. Il nous dépeint le clergé en quelques pages piquantes qui montrent en quelle petite estime il le tenait.

Ainsi, il suppose qu'un ami lui conseille de se faire donner quelque bénéfice et de le faire tenir par quelque « cuisinier de prêtre. » C'était la coutume. Mais Palissy n'a jamais été l'homme de la coutume, et le voici qui s'élève avec véhémence contre cette pratique : « Tu m'as conseillé

de crocheter quelque bénéfice que je ferais tenir par un cuisinier de prêtre ; tu me conseilles donc d'être méchant, simoniaque et larron, et tu sais que le revenu des bénéfices ne doit être donné, sinon à ceux qui fidèlement administrent la Parole de Dieu ; les autres sont maudits, damnés et perdus, car il est écrit au prophète Ezéchiël, ch. xxxiv : Malédiction sur vous, pasteurs, qui buvez le lait et vêtissez la laine, et laissez mes brebis éparses sur les montagnes, je les demanderai de votre main ! Voilà une sentence qui devrait faire trembler ces simoniaques. Ils sont cause des troubles que nous avons aujourd'hui en France, car s'ils ne craignaient de perdre leur revenu ecclésiastique, ils accorderaient tous les points de l'Ecriture sainte. Mais je puis aisément juger par leur manière de faire qu'ils aiment mieux et ont en plus grande révérence leur propre ventre que la divine majesté de Dieu, devant lequel il faudra qu'ils rendent compte au jour de son avènement. Alors ils désireront mourir et la mort s'enfuira d'eux. Ils diront aux montagnes : tombez sur nous et nous cachez de la face de ce grand Dieu vivant ! Et penses-tu que ces pauvres misérables aient quelque repos en leur conscience ? J'ose dire qu'eux et leurs complices craignent plus de mourir que ceux qui n'ont pas leurs consciences cautérisées. Toutefois ils ne sont jamais rassasiés ni de biens ni d'honneurs, mais si quelqu'un leur désobéit, ils crieront jusqu'à ce qu'ils soient vengés. Et ainsi les pauvres misérables n'ont repos ni en leur esprit ni en leur corps, quelque grasse cuisine qu'ils puissent avoir. Aussi je n'ai trouvé rien meilleur que de fuir le voisinage et accointance de telles gens. »

C'est ainsi que Palissy sans doute exhortait la petite communauté de Saintes ; c'est peut-être une partie de sermon qu'il nous donne là. Ailleurs, il prie Dieu, mais sans grande espérance, d'amener les prêtres à la tolérance. Il s'attend à des persécutions sans fin : « Les pervers, iniques, simoniaques et avaricieux seront toujours prêts à persécuter ceux qui par lignes directes voudront suivre les statuts et ordonnances de notre Seigneur. »

Et ce ne sont pas des paroles en l'air, elles lui sont dictées par son expérience personnelle. Il nous fait faire connaissance avec un chanoine et un président de chapitre qui nous diront eux-mêmes l'état de leur conscience.

Il faut espérer que son président de chapitre était une exception, car il le charge de tous les défauts : il est orgueilleux, ambitieux, colère, méchant, etc. « Ne veux-tu pas laisser tes folies, n'est-il pas temps de te convertir ? » lui demande Palissy. A quoi le président répond : « Quoi ! folies ? il n'y a homme en cette paroisse plus sage que moi. Je suis de la nouvelle religion quand je veux et entends la vérité aussi bien qu'un autre ; mais je suis sage, je chemine selon le temps et fais plaisir à ceux que j'aime, et me venge de ceux que je hais ; j'ai femme et enfants, mais il n'y a pas de mal ; je l'ai épousée secrètement ! Je ne suis pas méchant, j'ai sauvé plusieurs protestants ; il est vrai que ceux que je haïssais, je n'ai épargné de les poursuivre ! » Et Palissy nous avoue que quelque chose qu'il pût dire, jamais il ne sut faire accroire à ce président qu'il ne fût homme de bien et sage !

Son chanoine n'est pas moins curieux. Il confesse que « n'était qu'on le voulait contraindre d'aller prêcher en ses bénéfices, il tiendrait le parti des protestants ; mais à cause qu'il n'avait appris à prêcher et qu'il avait accoutumé d'avoir ses aises dès sa jeunesse, il était obligé de soutenir l'Eglise romaine ! » Palissy réplique : « Tu es bien méchant et tu fais l'hypocrite devant tes frères les autres chanoines qui pensent que tu soutiens et que tu crois les statuts de l'Eglise romaine. » Mais le chanoine lui apprend qu'il n'y a pas un de ses compagnons qui ne confesse la vérité, seulement ils ont peur de perdre leurs revenus ; ainsi, tous mangent de la viande en carême, et quelque mine qu'ils fassent, ils ne vont à la messe que pour conserver la cuisine. Leurs revenus les obligent à faire tous leurs efforts pour bannir les ministres qu'ils auraient aisément soufferts sans cela.

Voilà à quels hommes et à quels intérêts avaient affaire les petites églises évangéliques qui essayaient de se cons-

tituer un peu partout en France à cette époque. Les reproches que Palissy adresse au clergé nous révèlent ce qu'il était lui-même. C'est ce clergé qui demanda aux juges de Saintes de les débarrasser de Palissy, cet adversaire trop en vue et trop hardi.

Les juges, soit parce qu'ils étaient parents de quelque membre du chapitre, soit parce qu'ils craignaient de perdre leurs bénéfices (les laboureurs commençant à gronder de payer les dîmes à qui ne les méritait pas) firent jeter Palissy en prison, sans tenir compte d'un ordre du duc de Montpensier qui leur avait interdit d'entreprendre quoi que ce soit contre lui et contre sa maison.

Palissy connaissait assez les juges de sa ville pour s'attendre quelque peu à être traité ainsi. Il les prend souvent à partie dans son livre et on s'aperçoit vite qu'il ne les aime guère.

Il nous apprend que plusieurs achètent leurs charges pour se faire craindre et se venger, pour emplir leurs bourses de présents, et il se demande comment ils peuvent vivre en repos de conscience, car les Ecritures défendent aux juges de prendre des présents qui corrompent le jugement ; mais tout le monde n'a pas les scrupules de l'austère huguenot élevé à l'école de la Bible.

Comme il a peu de goût pour les remontrances collectives qui généralement n'atteignent personne, il va trouver ceux à qui il a quelque chose à reprocher et il nous rapporte les conversations qu'ils ont eues ensemble. Elles sont intéressantes et nous révèlent son caractère aussi clairement qu'on peut le désirer.

S'imaginant sans doute trouver les femmes plus sensibles à ses exhortations, il essaie de faire comprendre à celle d'un officier royal l'inconvenance de sa tenue, mais il ne réussit qu'à se faire appeler « huguenot ! » Il se tourne alors du côté du mari et lui reproche de chicaner et piller les uns et les autres. Celui-ci s'excuse : Il faut dérober pour entretenir ses états ! ma femme ne me laisserait pas tranquille si je ne lui donnais des accoutrements nouveaux ! Palissy pris de pitié plus que de colère lui dit : « O fol, ta

femme te fera-t-elle mordre à la pomme comme fit celle de notre premier père ? Il te vaudrait mieux avoir épousé une bergère ; tu n'auras point d'excuse sur ta femme quand il faudra comparaître devant le siège judiciaire de Dieu. »

Un autre jour, il va demander à un juge présidial pourquoi il persécute les « chrétiens » et favorise les vicieux, pourquoi il fait la guerre à l'évangile et à ceux qui veulent le mettre en lumière. Il finit par découvrir que ce juge « s'était engraisé d'un morceau de bénéfice. » Il comprend alors qu'il est inutile d'essayer de le corriger : « Je le laissai là comme un fol, sachant bien que je n'eusse eu aucune raison de lui puisque sa cuisine était engraisée d'un tel potage. »

Mais s'il ne « prêche » pas celui-là, il fait un beau sermon à un Conseiller de Parlement qui se trouvait dans un cas semblable ou même pire, puisque « plusieurs morceaux de bénéfice l'avaient tellement engraisé que son ventre ne pouvait plus tenir dedans ses chausses ! » Palissy l'apostrophe en ces termes : « Viens ça, es-tu pas fol ? C'est pour le profit de tes bénéfices que tu fais le procès des chrétiens ? Confesse par là que tu es un fol, je dis plus fol que non pas Esaü avec son écuelle de légumes ; il ne donna qu'un bien temporel, mais tu donnes un règne éternel et prend peines éternelles pour le plaisir et délectation de ton ventre. Confesse donc que ta folie est sans comparaison plus grande que celle d'Esaü. Esaü pleura son péché mais il ne fut pas exaucé. Je ne veux pas dire par là que si tu confesses ton iniquité, tu ne sois pardonné, mais j'ai grand peur que tu n'en feras rien, attendu que tu batailles directement contre la vérité de Dieu que tu connais bien. »

Malheureusement l'honorable Conseiller est complètement endurci et il se moque du sermon comme du sermonnaire : « En êtes-vous encore là ? Si je suis fol pour tenir des bénéfices, le nombre des fols est bien grand ! » Palissy ne se reconnaît pas battu, il appelle l'Écriture à son aide, menace le Conseiller de la malédiction divine. Mais au lieu de s'humilier, celui-ci se redresse superbement : « Quoi ! selon ton dire il y en aurait un bien grand nombre de dam-

nés et maudits de Dieu, car je sais qu'en notre Cour souveraine et dans toutes les Cours de France il y a bien peu de Conseillers et Présidents qui ne possèdent quelque morceau de bénéfice qui aide à entretenir les dorures et accoutrements, banquets et menus plaisirs de la maison, voire pour acheter avec le temps quelque place noble ou office de plus grand honneur et autorité Appelles-tu cela folie ? C'est une grandissime sagesse, mais c'est une grande folie que de se faire pendre ou brûler pour soutenir les autorités de la Bible ! »

Ils ne pouvaient évidemment pas s'entendre. En s'en allant tout triste, Palissy confondu par les propos de ce « misérable simoniaque invétéré en sa malice » se dit en son esprit : « O pauvres chrétiens, où en êtes-vous ? Vous pensiez abattre l'idolâtrie et avoir gagné la partie ; je connais à présent que vous n'aviez garde de le faire. Car, selon le dire de ce Conseiller, vous avez toutes les Cours du Parlement contre vous et même plusieurs grands seigneurs qui prennent profit du revenu des bénéfices, et tandis qu'ils sont repus d'un tel breuvage, il faut que vous espériez qu'ils seront toujours vos ennemis capitaux et mortels. Par quoi, je suis d'avis que vous retourniez à votre première simplicité, vous assurant que vous aurez des ennemis et serez persécutés tout le temps de votre vie, si par lignes directes vous voulez suivre et soutenir la querelle de Dieu ; car telles sont les promesses originalement écrites au Vieux et au Nouveau Testament. Ayez donc votre refuge à votre chef, protecteur et capitaine, Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel en temps et lieu saura très bien venger l'injure qui lui aura été faite et en cas pareil la vôtre ».

Cela est si vivant que l'on se demande s'il n'y a pas sous la fiction un fonds historique. On dirait que, dans ces derniers mots, Palissy, après avoir raconté à ses amis la mission dont il s'était chargé auprès de quelque juge, relève les courages abattus en leur montrant Celui à qui est promise la victoire finale sur toutes les puissances de l'impureté, du mensonge et de l'iniquité.

Comme on le voit, dans ses satires virulentes contre la

magistrature de son temps, Palissy est poussé par son attachement à la Réforme. Un amour ardent pour cet Evangile qu'on veut étouffer et dont on persécute les ministres, l'anime sans cesse et on en trouve des traces un peu partout dans sa *Recepte*. C'est évidemment là sa préoccupation constante. C'est pour cet Evangile qu'il a parlé, qu'il a lutté, s'exposant à la prison et à la mort, et il ne lui sera pas moins dévoué après sa délivrance qu'avant d'avoir souffert pour lui.

Étant donc tombé entre les mains de pareils juges, Bernard Palissy devait se sentir modérément rassuré. Comme quelques seigneurs qui s'intéressaient à son art les pressaient de le relâcher, ils se hâtèrent de l'envoyer à Bordeaux. Et pendant ce temps, les ennemis qu'il avait dans la ville se proposaient de démolir ses ateliers. Cela prenait tout-à-fait mauvaise tournure.

Heureusement, le duc de Montmorency, instruit de ces faits, adressa une requête au roi et à la reine-mère. Il obtint pour l'artiste le titre d'« inventeur des rustiques figulines du roi », et ce brevet lui ouvrit les portes de la prison. Il ne garda pas rancune à ses ennemis ; à la fin de sa lettre, il demande au duc de Montmorency de leur rendre bien pour mal, suivant le conseil de Dieu.

Revenu à Saintes, Palissy se remit à ses travaux artistiques. En même temps, il composa son premier livre, la *Recepte véritable*, qu'il publia à La Rochelle en 1563. C'est dans cet ouvrage que nous avons puisé la majeure partie de nos renseignements sur les rapports de Bernard Palissy avec les amis et avec les ennemis de la Réforme. Nous l'avons placé dans son milieu, dans son cadre naturel, et nous avons vu ses ardentes sympathies pour une grande cause se traduire par des actes généreux, par un dévouement admirable. Pour achever de le connaître, il nous reste à le voir dans sa vie ordinaire, dans l'exercice de sa profession. Ici encore, ici surtout, nous ne pouvons qu'interroger son œuvre.

DEUXIÈME PARTIE

BERNARD PALISSY

Observateur de la nature et des caractères

La *Recepte* est une œuvre des plus curieuses. En la lisant, on croit assister à une causerie très simple, très libre d'allures entre deux amis. L'auteur laisse sa pensée et sa plume suivre l'inspiration du moment. C'est une excursion qu'il nous fait faire, et on abandonne bien vite la large route départementale avec ses poteaux indicateurs et ses bornes kilométriques, pour suivre l'étroit sentier qui se plaît à zigzaguer, monte et descend, tourne à droite puis à gauche, se perd dans les bois pour se retrouver au sommet d'une colline. On n'est pas pressé d'arriver puisque la promenade n'a de but qu'elle-même; aussi s'arrête-t-on pour cueillir une fleur, pour écouter le chant d'un oiseau, pour suivre dans leur course les nuages blancs dorés par le soleil. C'est ainsi que Palissy touche tour à tour à tout ce qui l'intéresse et nous révèle, sans y penser, le fond de son âme. Suivons-le, regardons-le agir, écoutons-le parler.

Le trait le plus caractéristique de cette noble figure appartient à tout le xvi^e siècle : On se sentait dans la nuit et on attendait la lumière, on la désirait, on la cherchait avec passion, on l'accueillait avec enthousiasme, on la répandait avec ardeur. Bernard Palissy est avant tout un chercheur de vérité, un ami de la vérité; il a fait des découvertes importantes, il a accueilli avec joie les découvertes d'autrui, il a souffert et il est mort pour la Vérité.

Cette vérité, il l'a demandée, non à une autorité extérieure, mais à l'observation personnelle, patiente et passionnée.

L'observation a été la grande œuvre de sa vie, et il est tout entier dans ses observations.

Au milieu du xvi^e siècle, quelques poètes regardaient déjà la nature avec leurs propres yeux, mais les savants empruntaient encore les besicles d'Aristote et des anciens. Palissy, l'un des premiers, suivit la méthode moderne et pratiqua l'observation et l'expérience avec le plus grand succès. Il faut reconnaître qu'il n'avait pas le choix. Les livres lui étaient fermés, puisqu'il ignorait la langue latine ; mais il ne s'est pas donné la peine de l'apprendre, la nature lui était ouverte, il l'a explorée magnifiquement. D'ailleurs, même après avoir écrit des livres, il les tient en fort médiocre estime. Pour lui, rien ne vaut l'expérience personnelle, lente, douloureuse ; c'est la grande éducatrice qui forme tout ensemble l'homme et le savant.

Aussi faut-il l'entendre parler de l'érudition, de la « théorie », de la coutume ! Partout il ne voit qu'ignorance et désordre, parce qu'on suit le « trot accoutumé », parce qu'on marche sur les traces des prédécesseurs, parce qu'on prend pour une loi et pour une vertu toute folie dont on a contracté l'habitude. Pour lui, il veut imiter Dieu et non pas l'homme. Il prendra la nature « pour patron et exemplaire, car il n'y a chose en ce monde où il y ait perfection qu'ès œuvres du Souverain ».

« Les Anciens étaient aussi bien hommes comme les Modernes, et ils peuvent aussi bien avoir failli comme nous. » Et Palissy cite des erreurs manifestes des Anciens. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces erreurs lui paraissent manifestes surtout parce qu'elles vont « directement contre les autorités de l'Ecriture Sainte. »

Il conseille aux lecteurs des *Discours admirables* de se garder des sciences écrites aux cabinets, « crochétées » de quelque livre. Ce n'est pas la théorie qui engendre la pratique, c'est la pratique qui engendre la théorie. On lui demande : Comment sais-tu ces choses, et sur quoi te fonder-tu pour entreprendre de parler à l'encontre de tant de savants philosophes qui ont fait de si beaux livres, toi qui ne sais ni le grec, ni le latin, ni même très bien le français ?

— Il répond : « Je fis bouillir une livre de salpêtre dans un chaudron plein d'eau, je le mis refroidir et je vis..... » Il pensait ainsi fermer la bouche à ceux qui disaient : « Comment est-il possible qu'un homme puisse savoir quelque chose sans avoir lu les livres latins des philosophes ? » Mais sa réponse n'a convaincu personne.

Donc, au lieu de s'enfermer dans son cabinet, de s'abîmer la vue sur de vieux manuscrits, sur des parchemins illisibles, il va sur les bords de la mer ou dans les montagnes pour étudier le grand livre de Dieu : « *Je n'ai pas eu d'autres livres que le ciel et la terre*, lequel est connu de tous et est donné à tous de lire ce beau livre. » — « Veux-tu que je te dise le livre des philosophes où j'ai appris ces beaux secrets ? C'est un chaudron à demi plein d'eau....., c'est une pomme d'airain creuse....., ce sont quelques cailloux cornus, creux en dedans..... » Et il ne se contente pas d'observer, il fait des expériences : « L'expérience est de tout temps maîtresse des arts. — Les fautes que j'ai faites m'ont plus appris que les choses qui se sont bien trouvées. »

Puis, ces faits si bien observés, Palissy ne se contente pas de les retenir dans sa mémoire, de les classer dans son esprit, il en fait le point de départ de longs raisonnements, il bâtit sur eux des inductions ou des hypothèses, et il a pris tellement l'habitude de vagabonder à travers champs, qu'il ne peut faire tout cela qu'au grand air. On dirait que son cerveau est en ébullition, que son front est brûlant et qu'il a besoin d'être rafraîchi par la brise : « J'étais tous les jours tête baissée, craignant de voir quelque chose qui me fit oublier ce à quoi je voulais penser. — Je m'en allais comme un homme transporté dans son esprit, la tête baissée, sans saluer ni regarder personne. »

Il donne libre jeu à une tendance profonde de son être quand il observe ainsi la nature. Il l'aime, elle le faitressaillir d'admiration à chaque pas. Il est émerveillé, ébloui par les plus petites choses, il a pour elles des mots, des regards, des caresses d'amoureux, il vit, il souffre avec elles, il les adore. Il va jusqu'à leur donner une âme, il s'étonne que le bois ne crie d'être vilainement meurtri, que

la terre ne demande vengeance contre ceux qui la gâtent.

Son plus grand désir est de vivre à la campagne, de se retirer au labeur de terre qui est chose juste devant Dieu et de grande récréation. Il n'a pas trouvé de plus grande délectation en ce monde que d'avoir un beau jardin. Il se plaît à s'y promener, à contempler par exemple les rameaux des pois qui semblent avoir quelque connaissance de leur débile nature, car ne pouvant se soutenir d'eux-mêmes, ils jettent de petits bras comme des filets en l'air pour s'accrocher à quelque branche. Et cela lui rappelle la parole de Jésus : Les oiseaux même ne tomberont point sans son vouloir. — Plus loin, il voit certains arbres fruitiers qui semblent avoir quelque connaissance : ils soignent leurs fruits comme une femme son enfant, ils les couvrent de feuilles contre les rayons du soleil, les défendent avec des épines contre les maraudeurs, etc. « Le Souverain a donné sapience au blé de vêtir son fruit plus excellemment que Salomon ; il a donné au châtaignier de savoir armer et vêtir son fruit d'une merveilleuse robe. » Tout cela donne à Palissy l'occasion de tomber sur sa face et d'adorer le Vivant des vivants. Plus il entre en contemplation de ces choses et plus il s'affectionne à l'art d'agriculture, en méprisant les grandeurs et les gains deshonnêtes.

Mais son jardin ne lui suffit pas ; il en sort pour « se promener en la prée », et y voir jouer, gambader, penader les agneaux et les chevreaux, ruant, sautellant, en faisant plusieurs gestes et mines étranges. Il s'arrête pour voir lutter à grands coups de corne les moutons et les chèvres, et il se dit : les hommes sont fous de mépriser les lieux champêtres et l'art d'agriculture, alors que les Prophètes eux-mêmes ont bien voulu garder les troupeaux !

Il se promène aussi sous les « aubarées » ¹, il écoute murmurer les eaux du ruisseau, il entend la voix des oislets et cela lui rappelle le psaume civ. De là il s'en va dans les bois, sur la pente de la montagne, il surprend des lapins qui jouent, sautent, penadent près de leurs trous, prêts à

¹ Plantations de saules.

s'y réfugier à la moindre alerte ; il observe le renard qui « se ralle » le long des buissons, le ventre contre terre pour contenter le désir de son ventre. Tout à coup il entend la voix de plusieurs jeunes filles qui gardent leurs troupeaux et quelques bergers qui jouent mélodieusement de leurs « flâïols ». Et cela lui plaît tellement qu'il s'étonne que jamais quelqu'un puisse désirer un autre genre de vie.

En revenant, il passe sous des arbres fruitiers, il regarde les écureuils qui sautent de branche en branche, font plusieurs belles mines et gestes ; il voit les corneilles cueillir des noix et se réjouir en prenant leur diner sur l'arbre même. Sous les pommiers, ce sont des hérissons qui emportent des pommes au bout de leurs piquants. En approchant de la rivière, il surprend le renard en train de se débarrasser de ses puces par un subtil stratagème, puis saisir une proie par un stratagème non moins ingénieux. Il rentre enfin, mais si heureux de sa promenade qu'il donnerait volontiers toutes les mines d'or et d'argent pour quelques plantes ou pour quelques arbres, et il s'indigne contre l'ignorance des hommes qui coupent et détruisent les forêts, la parure de la France !

Chez Palissy, le sentiment de la nature ne fait qu'un avec le sentiment religieux, tout lui donne des émotions religieuses, toute contemplation de la nature s'achève en adoration du Créateur. Cela est sensible déjà dans la promenade que nous venons de faire avec lui, mais cela se retrouve partout. A ce point de vue, il faut citer les premières lignes de la *Recepte* : « J'étais un jour me promenant le long de la prairie de cette ville de Saintes, près du fleuve de Charente... J'ouïs la voix de certaines vierges qui étaient assises sous certaines aubarées, et chantaient le psaume civ. Et parce que leur voix était douce et bien accordante, cela me fit oublier mes premières pensées, et m'étant arrêté pour écouter le dit psaume, je laissai le plaisir des voix et entrai en contemplation sur le sens du dit psaume, et ayant noté les points d'iceluy, je fus tout confus en admiration sur la sagesse du prophète royal en disant en moi-même : O divine et admirable bonté de Dieu ! A la

miennne volonté que nous eussions les œuvres de tes mains en telle révérence comme le prophète nous enseigne en ce psaume ! » Cette entrée en matières est caractéristique de toute son œuvre et de toute sa vie. Du plaisir des voix il passe à la contemplation du sens, c'est-à-dire de l'extérieur à l'intérieur, du corps à l'âme, et il finit par l'adoration de Celui qui a fait l'un et l'autre.

Nous citerons encore un exemple. Il est tiré de son petit traité : *De la ville de forteresse*. Il cherche un modèle de ville fortifiée. En chemin, il s'étonne de la grande industrie que Dieu a donnée aux animaux et il trouve des choses qui le rendent tout confus à cause de la merveilleuse Providence divine. Il arrive au bord de la mer où il remarque que « le poisson le plus informe sait faire une maison peinte de telle beauté que tous les alchimistes du monde n'en sauraient faire une semblable ! » Dieu a donné aux plus petits une admirable industrie pour se défendre, et le modèle de forteresse rêvé, Palissy le trouve dans la plus faible des créatures. Et aussitôt, il tombe sur sa face, adore Dieu et dit : « O bon Dieu, je puis à présent dire comme le prophète David, ton serviteur : Et qu'est ce que l'homme que tu aies eu souvenance de lui, et que même tu aies fait toutes ces choses pour son service et commodité ? Toutefois, Seigneur, il n'a honte de s'élever contre toi pour détruire et mettre à néant ceux que tu as envoyés en la terre pour annoncer ta justice et jugement aux hommes ! O bon Dieu, et qui sera celui qui ne s'émerveillera de ta patience merveilleuse ? Jusques à quand laisseras-tu souffrir les prophètes et élus que tu as mis à la merci de ceux qui ne cessent de les tourmenter ? — Ce fait, ajoute-t-il, je me promenai sur les rochers pour contempler de plus près les excellentes merveilles de Dieu. »

Voilà, certes, une méthode de travail peu ordinaire ! En rentrant chez lui, Bernard Palissy continue à admirer ; tout lui donne occasion de s'humilier ; il s'écrie : « Il est impossible aux hommes de faire le semblable ; qui sera l'homme si ingrat qui n'adorera le souverain architecte ? Qui ne s'écriera avec le prophète : Non pas à nous, Seigneur, non

pas à nous, mais à ton nom donne gloire et honneur? »

Il s'extasie tous les jours devant l'ordre admirable que Dieu a commandé à la nature. Tout se fait et se défait par un ordre de l'admirable providence de Dieu, et ce serait folie que vouloir l'imiter. L'homme peut bien tirer le grain de la paille, le son de la farine et de la farine le pain ; il peut tirer le vin de la grappe, mais c'est Dieu qui donne le croître, la saveur, la couleur. Quand on a contemplé les diverses œuvres de Dieu et le bel ordre de toutes choses, on est tout émerveillé de l'outrecuidance des hommes : le souverain Créateur qui est parfait n'a rien laissé d'imparfait. Aussi les œuvres du Souverain et premier édificateur doivent-elles être en plus grand honneur que celles des édificateurs humains. Cependant l'artiste oblige le chrétien à faire une exception à la règle ainsi établie : il compare les arbres à des colonnes et dit qu'il faut admirer davantage les arbres puisque le souverain géométrien y a mis la main, à moins que les colonnes ne soient de jaspe ou d'autres pierres rares !

Mais l'exploration intelligente et passionnée de la nature n'est pas seulement pour Palissy un agréable passe-temps. Il se plaît à la campagne, il se sent là dans la maison de son Dieu et en communion avec le Créateur. Mais la création tout entière lui a appris que nul n'avait pour destinée le plaisir ou même le bonheur, dans le sens vulgaire du mot ; elle lui a appris que le *travail* était la loi universelle, éternelle, divine, que chacun a une vocation spéciale à remplir, et que si Dieu a accordé à tous des dons particuliers, il faut lui en rendre grâces et se préparer à lui en rendre compte. De telle sorte que les observations, les expériences, les recherches les plus ardues ont revêtu pour Palissy le caractère d'une obligation catégorique, d'un *devoir*.

Il ne se lasse jamais de rappeler l'usage qu'on doit faire des dons de Dieu ; on dirait qu'il veut s'exhorter lui-même en exhortant les autres. Il veut exhiber à chacun les talents qu'il a reçus de Celui qui en a en abondance, pour les faire profiter et augmenter suivant son commandement. Il prie

le lecteur de se souvenir du passage de l'Ecriture sainte où saint Paul dit : que chacun, selon qu'il a reçu des dons de Dieu, en distribue aux autres. « Que les simples soient instruits par les doctes, afin que nous ne soyons rédagués¹ à la grande journée d'avoir caché les talents en terre, comme bien savez que ceux qui les auront ainsi cachés seront bannis du règne éternel, de devant la face de Celui qui vit et règne éternellement aux siècles des siècles. Amen. » Et encore : « Il n'y a donc en toi nulle charité ! Si tu veux ainsi tenir ton secret caché, tu le porteras en la fosse et nul ne s'en ressentira, ainsi ta fin sera maudite... Si tu ne montres ce que tu sais, tu abuses des dons de Dieu. »

Quand le soir de la vie approche, ce n'est pas après le repos qu'il aspire ; il se sent poussé à travailler davantage, à profiter des dernières lueurs du jour. « La vieillesse me presse de multiplier les talents que Dieu m'a donnés. Un de ces jours, considérant la couleur de ma barbe, je me mis à penser au peu de jours qui me restent pour finir ma course : et cela me fit admirer les lis et blés des campagnes et plusieurs espèces de plantes, lesquelles changent leurs couleurs vertes en blanches lorsqu'elles sont près de rendre leurs fruits. Aussi plusieurs arbres se hâtent de fleurir quand ils sentent cesser leur vertu végétative et naturelle ; une telle considération m'a fait souvenir qu'il est écrit : que l'on se garde d'abuser des dons de Dieu et de cacher le talent en terre ; et encore : le fol célant sa folie vaut mieux que le sage célant son savoir. C'est donc chose juste et raisonnable que chacun s'efforce de multiplier le talent qu'il a reçu de Dieu... Je me suis efforcé de mettre en lumière les choses qu'il a plu à Dieu de me faire entendre, afin de profiter à la postérité. » Un autre jour, il remarque que certains arbres et plantes, avant de mourir, se hâtent de fleurir et de produire graines et fruits.

Palissy puise donc les inspirations de sa conduite aussi bien dans la nature que dans sa conscience et dans la

¹ Blâmés, censurés.

Parole de Dieu. Ce trois témoignages se fortifient par leur accord. Pour cette question de l'usage des dons de Dieu, du travail, il doit beaucoup à l'observation de la nature. Tout lui parle de travail, rien n'est en repos, le repos c'est la mort et il n'y a rien de mort dans la nature. « Dieu ne crée pas les choses pour les laisser oisives, mais chacune fait son devoir selon le commandement qui lui est donné de Dieu. Les astres et planètes ne sont pas oisifs, la mer se travaille à produire choses profitables, la terre semblablement n'est jamais oisive. Les minéraux ne sont pas tellement morts qu'ils ne produisent, de degré en degré, choses plus excellentes. »

Cette loi du travail, que lui révèlent même les végétaux et les minéraux, lui est confirmée par l'histoire. « Si les antiques n'eussent autrement contemplé les œuvres de Dieu, ils se fussent nourris de la pâture des bêtes, ils eussent seulement pris les fruits des champs tels qu'ils fussent venus, sans labeur. Mais ils se sont voulu sagement exercer à planter, semer et cultiver, pour aider la nature ; c'est pourquoi les premiers inventeurs ont été tant estimés par nos prédécesseurs qu'ils les ont réputés être participants de l'esprit de Dieu. Cérès, qui s'avisa de semer et cultiver le blé, a été appelée déesse. Bacchus, homme de bien (non point ivrogne comme les peintres le font) fut exalté, parce qu'il s'avisa de planter et cultiver la vigne. Priape, pour avoir inventé le partage des terres ; Neptune, pour avoir inventé la navigation, et tous les inventeurs de choses utiles ont été estimés être participants des dons de Dieu. Bacchus avait bien trouvé des raisins sauvages ; Cérès avait bien trouvé du blé sauvage ; mais cela ne suffisait pas pour les nourrir suavement, comme quand les choses furent transplantées. Nous connaissons par là que Dieu veut que l'on travaille pour aider la nature, puisque toutes choses transplantées sont beaucoup plus suaves que les sauvages. » Pour lui, il ne veut pas croupir dans la paresse, il fera son devoir.

Il l'a fait Il a appris avec un bien grand labeur et non pas en peu de jours ; il a appris à faire l'alchimie « avec

les dents ! » Il faut lire dans l'*Art de terre* l'admirable récit de sa recherche de l'émail. Il lui fallut quinze ans d'efforts, quinze ans de luttes. Le jour, il gagnait le pain de sa femme et de ses enfants, et la nuit, à la merci des vents et de la pluie, il cherchait « sans aucun secours, aide ni consolation, que des chats huants qui chantaient d'un côté et des chiens qui hurlaient de l'autre. » Toujours vaincu, il recommençait toujours. La moindre lueur d'espoir le relevait ; et quand il triompha, il rendit grâce à Dieu dont il avait ému la charité et qui avait bien voulu récompenser son labeur.

Voilà un homme ! quand il nous dit que les sciences se manifestent à ceux qui les cherchent ; que pour faire quelque chose de bien, il faut être « veillant, agile, portatif et laborieux » ; quand il nous dit qu'on ne peut poursuivre une chose pour la rendre belle et parfaite que ce ne soit avec grand et extrême labeur, lequel n'est jamais seul mais est toujours accompagné d'un millier d'angoisses ; quand il nous avertit que les fautes qu'il a faites l'ont plus appris que les choses qui se sont bien trouvées, et qu'il nous conseille de travailler, de chercher, nous pouvons le croire, ce ne sont pas là des mots, ce sont des vérités dont il a fait mieux que personne l'expérience.

La pente naturelle de son esprit portait Palissy à scruter dans ses moindres détails, d'un œil curieux et jamais lassé, la vie infiniment riche et variée des choses et des bêtes ; il avait le sentiment profond de sa vocation artistique et scientifique, et la ferme volonté de remplir son devoir selon l'ordre de Dieu. Cependant, il n'a pas été absorbé entièrement par l'observation de la nature. Rien de ce qui est humain ne lui est resté étranger ; tout en étudiant le monde minéral, végétal, animal, il a vu et étudié l'homme, et le portrait qu'il en a laissé n'est pas flatteur. Lui qui dans la nature ne voit qu'harmonie, ordre, beauté, que motifs d'admiration et d'adoration, il ne trouve qu'à blâmer, qu'à censurer chez la plupart des hommes, au risque de se faire traiter de « huguenot » et de « prêcheur. »

Et ce qu'il pense de l'homme, il le lui dit dans son simple et mâle langage, avec une clarté, un relief, même une

crudité d'expressions qui révèlent une énergique conviction. Il parle quelque part de son langage « mal poli ». Le fait est qu'il ne sait ménager personne. Pour s'en convaincre, il suffit de relever quelques épithètes qu'il adresse à son interlocuteur de la *Recepte* et des *Discours* : « Tu as une cervelle bien dure ; — je perds mon temps, tu es aussi grand bête aujourd'hui comme hier. — Pour vrai, je pense que tu as une tête sans cervelle ; — tu as la tête d'un âne sur les épaules ! » Comme on le voit, cela est d'une franchise passablement brutale. Mais celui à qui sont adressés tous ces beaux compliments ne s'en offusque pas ; il dit une fois à Palissy : tu es un grand menteur ! et celui-ci à son tour se contente de continuer sa démonstration comme si de rien n'était.

Pour ne pas s'égarer dans la forêt de réflexions et de jugements que lui inspire la conduite des hommes, on pourrait prendre l'un après l'autre les défauts et les vices qu'il découvre et qu'il condamne. Cet ami de la science, toujours en quête de vérité, devait lutter contre l'ignorance et contre le préjugé ; cet ami du travail toujours à sa tâche devait s'indigner contre la paresse et l'oisiveté ; cet ami de la vie simple et pure des champs devait détester la vie compliquée et frivole de la ville et de la cour. Cet ami de la Bible et de l'Évangile devait s'insurger contre l'obscurantisme soigneusement entretenu par l'Église.

Mais peut-être est-il préférable de faire défiler devant nous les personnages qu'il met en scène, qu'il dépeint si bien en quelques mots, qu'il ne laisse aller qu'après une verte algarade ou un beau sermon. Car Bernard Palissy est tout le contraire de l'abstracteur de quintessence ; ce n'est pas la paresse ou l'ambition qui l'intéressent, c'est le paresseux et l'ambitieux avec lesquels il s'est trouvé en rapports. Même quand il parle de l'oisiveté en général, ou de l'orgueil ou de la haine, il a en vue tels ou tels personnages, et c'est pour cela que son style est si vivant.

Voici venir d'abord les *ignorants* qui torturent la terre, les arbres, les bêtes « que Dieu a faites pour le soulagement des hommes ». Il nous les montre trouvant étranges

ses propos, criant après lui « comme au renard » jusqu'à le rendre honteux. Ce sont les plus grands ennemis de la science et du progrès. Il plaint ces malades qui sont revenus des bains de Tarbes plus malades qu'auparavant, ou ces femmes qui auraient eu plus de profit à boire du vin qu'à aller boire les eaux de Spa. Mais, comme dit Palissy, quand les hommes sont « abreuvés » d'une opinion fausse, il est difficile de la leur arracher de la tête ; les plus ignorants et les plus sots sont aussi les plus têtus.

Viennent ensuite les *paresseux*. Pour eux, aucune pitié ! Il se met en colère contre ceux qui veulent « s'agrandir sans y travailler » Pour les corriger, il appelle à son aide la nature animée et inanimée, l'histoire, la Bible. Il leur montre la poule qui devient maigre pour « espellir¹ ses petits, » — la vigne non émondée qui se tue par l'abondance des fruits qu'elle s'efforce de produire, — il rappelle ce paysan romain que les ignorants et les paresseux accusèrent de sorcellerie parce que ses champs bien cultivés produisaient beaucoup plus que les leurs, et qui se disculpa en disant que le labeur de ses mains et des mains de ses enfants et de ses serviteurs était toute sa sorcellerie ; — surtout il rappelle que Dieu a commandé aux hommes de manger leur pain au labeur de leur corps, et que ceux qui ne veulent pas travailler seront maudits et rejetés au dernier jour.

Palissy s'attaque aussi à l'*ingratitude* des hommes. Il remarque que « le nombre des jours de plusieurs diminue leur mémoire », il croit que nous sommes tous ingrats à l'égard de Dieu. Comme il ne veut ressembler à de telles personnes, ni de près ni de loin, il rentre en lui-même, fouille les secrets de son cœur, interroge sa conscience, afin de bien s'acquitter envers tous. C'est pour payer sa dette à la reine-mère qui a bien voulu le tirer de prison qu'il écrit sa *Recepte*, où il met en lumière plusieurs secrets pour multiplier les biens et les vertus de tous les habitants du royaume. Et il aime sa patrie, ce protestant ; il a un

¹ Couvèr, faire sortir de l'œuf.

« grand désir du bien public et de faire service à la noblesse de France. » Il ne veut pas ensevelir les secrets utiles à la République, et il demande que chacun s'efforce d'augmenter la prospérité nationale et se tienne prêt à « faire service à son prince pour défendre la patrie. »

Et maintenant arrivent, pêle-mêle, les menteurs, les « haineux » et la foule énorme des avarés et des ambitieux. Il semble, tellement il y insiste, que l'avarice et l'ambition soient ses ennemis personnels. « L'avarice et l'ambition ont rendu presque tous les hommes fols et leur ont quasi pourri toute la cervelle. » Que de maux l'insatiable avarice des hommes amène ! « Rien au monde ne cause plus de larcins et tromperies que l'avarice, aussi est-il écrit que l'avarice est la racine de tous les maux. » Pour lui il a fui l'avarice comme la peste ; il n'a demandé la richesse ni à son art ni à sa science, et il est resté pauvre jusqu'à la fin de sa vie. Et, quant à l'orgueil, on n'en trouve pas trace dans ses livres. Sa modestie égale son mérite. Il n'est qu'un « terrassier », un pauvre artisan ; il demande qu'on excuse son trop rude langage ; il ne cache pas son indigence, sa petitesse, et il aime mieux « dire la vérité en son langage rustique » que mensonge en un langage de rhéteur.

Il est une catégorie d'hommes que Palissy qualifie très sévèrement, ce sont les alchimistes. C'est qu'ils ne sont pas ses ennemis à lui, mais les ennemis de la science véritable. Ils méritent d'être appelés antiphilosophes et non philosophes, eux qui veulent usurper pour vivre à leur aise un secret que Dieu s'est réservé. En effet, dit-il, philosophe veut dire amateur de sapience. Or Dieu est sapience, l'on ne peut donc aimer sapience sans aimer Dieu. Et je m'émerveille comment un tas de faux-monnayeurs, lesquels ne s'étudient qu'à tromperies et malices, n'ont honte de se mettre au rang des philosophes. L'avarice est racine de tous maux et ceux qui cherchent à faire l'or et l'argent ne peuvent être exempts du titre d'avaricieux, et étant avaricieux ne peuvent être dits philosophes, ni compris au nombre de ceux qui aiment sapience. S'ils sont enfants de philosophie, ils sont enfants de sapience et conséquem-

ment enfants de Dieu. Si ainsi était, il serait bon que nous fussions tous de la religion des alchimistes.

Voilà un bel idéal du philosophe ; Palissy s'efforçait de le réaliser. Voilà aussi un portrait trop vrai de l'alchimiste, faux-monnayeur, avare, menteur, impie ! Et Palissy ne se contente pas de cette esquisse brossée à grands traits ; il revient plusieurs fois à la charge. Tantôt il montre qu'il vaudrait mieux une peste, une guerre et une famine en France que six hommes sachant faire de l'or ; car tout le monde mépriserait le « cultivement de la terre » qui demeurerait en friches, et comme l'or n'est pas nourriture, il vaut mieux cultiver la terre que chercher des mines d'or. Tantôt il ne voit en eux que des charlatans impudents qui tendent des filets pour attraper l'argent des naïfs. Quand on s'y laisse prendre, on n'a garde de s'en vanter, car on serait moqué par dessus le marché. Ailleurs encore il les traite de convoiteux et de ventres paresseux qui, pour obvier à travailler à quelque art utile et juste, voudraient savoir faire de l'or et de l'argent afin de vivre à leur aise et se faire grands à peu de labeur, et étant menés d'une telle convoitise, ne pouvant parvenir à faire ce qu'ils cherchent, ils usent de ce qu'ils peuvent, juste ou injuste. « Si tu veux m'en croire, ajoute-t-il, tu ne mettras jamais ton affection à ces choses. » Les alchimistes entreprennent contre la gloire de Dieu en cherchant à lui ravir ses secrets ; il faut les démasquer et ruiner leur prestige. Nul n'y a travaillé plus que Bernard Palissy, et par là aussi il a contribué à fonder la science véritable, celle qui entraîne l'humanité sur la route du progrès.

Palissy a osé dire ce qu'il pensait de la noblesse de son temps. Il ne lui en veut pas plus qu'à toute autre classe ; il doit beaucoup, et il ne l'oublie pas, au Connétable de Montmorency, à Antoine de Pons et à bien d'autres ; mais il voudrait cette noblesse autre qu'elle n'est. On a vu avec quelle rigueur il attaquait l'alchimie et les alchimistes. Et cependant il permet aux grands seigneurs de s'occuper d'alchimie. Pourquoi ? parce que « cela les garantit d'un plus grand vice ! »

Il se moque très finement des « damoiseaux qui découpent leurs habits en diverses sortes étranges », des gentilshommes pauvres et « endettés jusqu'aux oreilles » qui se croiraient vilains s'ils maniaient un ferrement d'agriculture. Il reproche aux courtisans de manger leurs revenus en bravades, dépenses superflues, accoutrements, etc. ; il leur vaudrait mieux, dit-il, manger des oignons avec leurs tenanciers et les instruire à bien vivre, leur montrer bon exemple, les accorder en leurs différends et les empêcher de se ruiner en procès.

Telles étaient les réflexions qui l'occupaient dans les rares moments où il se déroba à l'étude et à l'imitation de la nature. Il ne perdait jamais de vue la pensée morale et religieuse. Dans le jardin idéal qu'il nous décrit dans sa *Recepte* et qu'il voulait construire, il aurait désiré voir des théories de jeunes filles qui s'y seraient délectées à chanter les psaumes de Marot, et il aurait gravé sur les plus belles pierres les passages de l'Écriture qui l'avaient instruit, consolé ou édifié. Les citations des livres saints sont si nombreuses dans ses écrits et sont amenées si naturellement qu'il devait en avoir fait une étude approfondie et s'en être approprié la lettre autant que l'esprit. Ce chercheur de vérité scientifique a été un chercheur de vérité religieuse ; cet amant passionné de la beauté artistique a été un amant aussi passionné de la beauté morale.

Du moins il nous est apparu sous ce jour dans les deux parties de notre étude. Avant de conclure, de réunir en un faisceau les traits que nous avons recueillis et de nouer notre gerbe, il nous faut résoudre une question importante.

Bernard Palissy a publié deux livres, l'un en 1563, l'autre en 1580. Nous n'avons guère parlé que du premier : c'est à lui que nous avons emprunté presque tous nos renseignements. Allons-nous donc présenter un portrait de notre auteur qui aurait cessé à un certain moment de lui ressembler ? A-t-il si bien évolué qu'il soit devenu tout différent de ce qu'il avait été ? Ou bien encore, un beau jour, subitement a-t-il brûlé ce qu'il avait adoré et adoré ce qu'il avait brûlé ?

Non. Quoiqu'on en ait dit, Palissy est resté jusqu'à la fin l'homme que nous avons dépeint dans les pages précédentes. Sans doute, le contenu moral et religieux des *Discours* est beaucoup moins riche que celui de la *Recepte* ; mais cette pauvreté relative de l'ouvrage de 1580 ne s'explique nullement par une diminution de foi chrétienne et de vie sainte, comme on pourrait être tenté de le croire. Il a quitté la petite ville pour la grande, la campagne pour la cour. Cette nature jadis si originale et si fière se serait-elle accommodée aux goûts du jour ? Dans ses œuvres d'art, les lézards et les couleuvres n'ont-ils pas cédé la place aux nymphes et aux déesses ? Pourquoi n'aurait-il pas mis de côté sa vieille Bible et son austérité morale pour vivre comme le grand nombre ?

Sans aller jusque-là, on a prétendu que Bernard Palissy n'a jamais été réellement hérétique : c'était un de ces modérés qui ont des sympathies pour un parti sans s'y enrôler, et qui, en temps de révolution, souffrent même pour des opinions qu'ils n'ont pas. Et la preuve qu'on en donne, c'est que dans le livre publié en 1580, on ne trouve pas un mot pour les protestants dont, en 1563, il célébrait les vertus avec tant d'empressement et d'amour.

Rien de plus faux que cette thèse. Palissy n'a jamais été un moyenneur, un irrésolu. Nous l'avons vu se dévouer pour sauver le pasteur Hamelin ; nous l'avons vu s'exposer à la mort par ses attaques contre les prêtres de Saintes ; à l'approche de la Saint-Barthélemy, il se réfugia à Sedan pour y servir Dieu suivant sa conscience, et enfin à l'âge de quatre-vingts ans il passera de longs mois à la Bastille et y mourra pour sa foi !

D'où vient alors la différence constatée entre les *Discours* et la *Recepte* ? Les *Discours* sont de véritables conférences scientifiques. L'humble potier, après les avoir prononcées à Paris devant un auditoire d'élite, les a réunies et publiées. Ce ne sont pas comme dans la *Recepte*, des conversations qui s'attardent, qui dévient ; il s'agit d'élucider des questions, de résoudre des problèmes ; les yeux fixés sur le but que les auditeurs ou les lecteurs veulent atteindre le

plus tôt possible, on ne fait pas attention aux accidents de la route, au ruisseau qui murmure ou au bois qui gémit ; le cœur se tait, l'imagination sommeille, la pensée seule travaille, soit à démolir, soit à édifier. Ne nous étonnons donc pas trop de trouver un savant quand nous cherchions un homme, nous devons nous attendre à ce résultat.

Mais il y a autre chose. Le véritable Palissy est celui de la *Recepte*, c'est-à-dire un homme qui pense avec son âme toute entière, qui cherche avec son cœur tout autant qu'avec son esprit. Si les *Discours* ne nous révèlent pas l'homme davantage, c'est que Palissy n'était pas libre ; la prudence était alors de saison. Il a prononcé ces conférences peu après la Saint-Barthélemy, à laquelle il a échappé on ne sait trop comment ; les temps n'étaient pas sûrs. Tandis qu'en 1563, sorti de prison sur l'ordre exprès de la reine-mère, il devait se sentir supérieur aux événements, et en profiter pour dire ce qu'il était et ce qu'il pensait, en 1580, il comprit que ce n'était pas le moment de publier sa foi. Nous pouvons le regretter pour nous, mais nous n'avons pas le droit d'en faire un reproche à Palissy. Car il ne dissimule en aucune façon. D'abord il était trop connu pour cela, et ensuite il n'était pas homme à cacher quoi que ce soit. Une lecture un peu attentive des *Discours* nous prouve vite que nous avons encore affaire au chrétien protestant des prisons de Saintes qui sera bientôt le chrétien protestant des prisons de Paris.

Le livre est dédié à Antoine de Pons. Il ne faudrait pas conclure de ce que celui-ci était revenu au catholicisme que Bernard Palissy s'en est rapproché à son tour. Il ne parle pas de cette conversion, mais il parle de Ferrare où jadis de Pons était passé au protestantisme et il glisse dans sa lettre deux passages bibliques.

Dans le discours des *Eaux et Fontaines*, il rappelle un récit de Jean Sleidan, d'après lequel un pape aurait fait empoisonner les puits et les étangs de la Saxe, lors des guerres de religion. Palissy croit le fait exact, mais il n'ose pas nommer le pape et il dit : un personnage que je ne veux nommer. Cela nous montre tout à la fois la pensée

intime de notre auteur sur la papauté et sa réserve dans l'expression.

Un autre mot caractéristique lui échappe dans l'*Art de Terre*. Il distingue les secrets d'art qui perdent à être divulgués, des secrets de médecine, d'agriculture, de navigation, qu'il faut faire connaître à tous, et parmi ceux-ci il nomme la Bible en ces termes : « la Parole de Dieu ne doit être célée. »

D'ailleurs, si les citations explicites sont rares, il en appelle très souvent à la Bible ; il répète sans cesse : il est écrit. Il tient à avoir les Ecritures de son côté. Quand il peut finir ses raisonnements en disant : cela est écrit, il est persuadé qu'il n'y a plus de réplique possible.

Enfin les expressions bibliques abondent sous sa plume. Elles lui viennent tout naturellement, sans nul effort. Il rappelle le mot de Jésus : de l'abondance du cœur la bouche parle. Eh bien, c'est de son cœur que viennent directement toutes ces expressions ; dès qu'il en entr'ouvre la porte, elles se multiplient. S'il a perdu l'habitude de composer des sermons, puisque à Paris il y avait des ministres chargés de la prédication, la Bible est restée cependant son livre de chevet.

D'un autre côté, l'honneur de Dieu ne lui tient pas moins à cœur dans ses *Discours* que dans la *Recepte*. On n'y retrouve pas tout-à-fait la même fraîcheur d'impressions et la même intensité d'émotion religieuse ; à Paris, il est trop loin de la belle nature. Mais le nom du Créateur revient sans cesse : Dieu a commandé, Dieu a mis, Dieu a formé, Dieu a créé, Dieu a donné, etc. Il s'émerveille devant les œuvres du Très-Haut, devant le bel ordre qu'il a mis en la terre. De la perfection de l'œuvre, il remonte à la perfection de l'Ouvrier. Il cherche à distinguer entre l'œuvre de l'homme et l'œuvre que Dieu s'est réservée, s'étonne de l'outrecuidance de ceux qui veulent imiter Dieu au lieu de se prosterner devant lui et de l'adorer, et redoute d'entreprendre témérairement contre sa gloire. En présence de tous ces traits, on se demande comment il ne se fait dire qu'une seule fois par son contradicteur : « Tu as beau me prêcher. »

Nous concluons donc que Bernard Palissy, en 1580, malgré le succès, malgré l'influence du milieu, est resté le savant qui voit Dieu partout dans la nature, admire sa sagesse et adore sa bonté ; il est resté le protestant qui nous a raconté avec tout son cœur la fondation de sa petite église ; il est resté l'homme de la Bible et l'homme du devoir. Aussi ses ennemis ne désarmeront-ils pas, ils finiront par arracher à Henri III l'ordre de le jeter en prison ; pendant de longs mois, ce vieillard supportera vaillamment la faim et les mauvais traitements, et quand son roi voudra mettre un terme à ses souffrances en lui donnant le choix entre l'abjuration et la mort, il obtiendra cette simple et sublime réponse : Sire, je sais mourir !

CONCLUSION

Sire, je sais mourir. Pour parler ainsi, il faut avoir été élevé à une bonne école. Palissy s'était préparé à la mort par une vie de devoir et de dévouement; il l'avait bravée, il l'avait vue de près. Quelques-uns de ses amis lui avaient montré comment meurt le vrai chrétien; et il devait s'adresser à lui-même l'exhortation qu'il avait composée autrefois pour ses coreligionnaires persécutés : « Ayez donc votre refuge à votre chef, protecteur et capitaine, notre Seigneur Jésus-Christ. »

Et avant d'apprendre à mourir, il avait appris à vivre. Son âme était naturellement chrétienne. Elle était pleine de Dieu, et à cause de cela même, le retrouvait partout dans la nature. Il étudiait sa Parole avec respect et avec amour; il obéissait à sa voix qu'il entendait au fond de sa conscience; il se laissait attirer par lui vers la Vérité, la Justice et la Beauté.

Il s'est fait protestant. Pourquoi? Parce que sa pensée, sa conscience et son cœur y trouvaient leur compte, parce que la Réforme seule pouvait donner satisfaction à ses tendances les plus profondes et les plus nobles.

Protéstant, il l'est devenu tout naturellement parce qu'il était l'ennemi de la coutume et du préjugé, parce qu'il était l'homme de la libre recherche, l'homme de la lumière. Dieu lui avait donné une intelligence, c'était pour l'exercer à ses risques et périls. Dans la Réforme, il a vu bien moins le retour aux origines que le retour à la vérité expérimentale, l'abandon de la théorie pour la pratique. Dans ce retour au passé, à la source pure et profonde, il a pressenti la marche vers l'avenir, et il ne s'est pas trompé.

Protestant, il devait le devenir. Comme toutes les consciences droites, il devait être révolté par les « abus »

de l'Eglise, par les scandales d'un clergé paresseux, ignorant et cupide ; et il devait être attiré par la piété, si simple et si profonde, des premiers prédicateurs de la Réforme, par l'ardeur de leur zèle et l'austérité de leur vie. Son cœur généreux devait être ému de pitié pour les petits, pour les humbles dont le clergé, la magistrature et la noblesse ne s'occupaient que pour enlever le fruit de leur travail, et que l'on massacrait comme du bétail à la moindre révolte au nom du Dieu d'amour et du Prince de la paix. Il a été et il devait être du côté des souffrants et des deshérités, parce qu'il rêvait d'une justice et d'une fraternité que la terre n'a pas encore connues et ne connaîtra peut-être pas de longtemps.

Protestant, il devait le devenir enfin parce qu'il avait l'âme d'un poète, l'âme d'un artiste. Cela peut surprendre, mais c'est qu'il n'était pas de ceux qui réduisent l'art à la forme et trouvent la beauté en dehors du juste et du vrai. La vérité seule lui paraissait digne d'être aimée et par conséquent d'être représentée ; et il l'enveloppait d'un vêtement magnifique, il la couronnait d'or. La Bible lui est apparue comme une source inépuisable de modèles ; et il éprouvait un vif plaisir à entendre chanter et à chanter lui-même les psaumes de Marot, nés de la Réforme, adoptés et répandus par elle. Certes, il devait préférer, à la pompe des cathédrales, la petite assemblée tremblante qui se réunissait la nuit au fond des bois pour écouter la lecture des vieux prophètes et pour chanter les louanges de l'Eternel. Là était la vie, là soufflait l'esprit des temps nouveaux ; Bernard Palissy ne pouvait être que le plus convaincu, le plus ardent, le plus enthousiaste des disciples de la Réforme.

C'est ce qu'il a été ; et non pas pendant quelques jours ou quelques mois, mais jusqu'à sa mort. Il s'était donné tout entier et il n'abandonnait jamais ce qu'il avait une fois entrepris. Sa vie est une ligne droite. Il avait pris le devoir pour guide et l'idéal pour étoile, jamais il n'est sorti de son chemin. Parmi les grandes âmes « huguenotes » du xvi^e siècle, il n'en est pas de plus belle et de plus haute. Après l'avoir contemplée longtemps, on veut la revoir encore, on

cherche à pénétrer toujours plus dans son intimité, on la désire pour amie et pour compagne dans la vie.

Pourquoi faut-il qu'on n'approche pas impunément de l'idéal sur la terre ? Dans notre monde, le martyr est le couronnement naturel d'une vie toute consacrée au bien, et l'horreur du supplice est, pour la postérité, la plus exacte mesure de la taille des héros. Pour avoir déclaré la guerre au mal, pour avoir voulu conquérir et faire briller dans tout leur éclat, la beauté, la vérité et la justice, pour être resté inébranlablement fidèle à l'idéal de son esprit, de sa conscience et de son cœur, Bernard Palissy mérita d'être jeté dans les cachots de la Bastille, pour que son cadavre abandonné dans les fossés fût privé des honneurs de la sépulture.

Vu : *Le président de la soutenance,*
G. BONET-MAURY.

Vu : *Le doyen,*
A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

Bibliographie	3
Introduction	5

Première partie

Bernard Palissy, champion de la Réforme en Saintonge.....	7
---	---

Deuxième Partie

Bernard Palissy, observateur de la nature et des caractères	31
Conclusion.....	51





